# MÊLANGES

DE

# LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE

MÉDICALES;

PAR JACQ. L. MOREAU (de la Sarthe),

*Docteur en Médecine, de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, des Sociétés Médicales et Philomathique, etc.*



PARIS. — AN XIII.

# NOTICE

*Sur les rapports du physique et du moral de l'Homme, tirée de l'ouvrage de M. CABANIS, deuxième édition.*

L'ÉTUDE des rapports du physique et du moral de l'homme est sans doute une des plus belles parties des sciences physiologiques et médicales ; une physiologie transcendante, un ordre de considérations plus vastes, plus élevées, et dans lequel la médecine et la philosophie rapprochées l'une de l'autre, et presque confondues, s'éclairent et s'agrandissent par de mutuelles communications.

On est étonné de ne pas trouver l'indication de ce point de vue de l'étude de l'homme, dans les savantes énumérations de Bacon, ni même dans les Tables encyclopédiques les plus modernes, où l'on remarque d'ailleurs d'autres omissions, et qui ne sont que des cartes provisoires de l'empire des sciences, qu'il faut refaire aujourd'hui, qu'il faudra refaire encore à d'autres époques ; qui resteront même toujours plus incomplètes, moins irrévocablement fixées que les cartes géographiques, parce que les limites du monde physique sont assignables, et qu'il est impossible de marquer un terme aux progrès toujours croissans et à la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain (1).

(1) On sent depuis long-tems les besoins de ces nouvelles classifications, et M. de Talleyrand regardait, dans son plan d'instruction, la division de d'Alembert comme la dernière carte des connaissances humaines, que l'on ne peut plus employer que d'une manière provisoire. Les sciences physiologiques doivent sur-tout être distribuées d'une manière plus convenable, dans ces divisions que nous demandons à la philosophie du dix-neuvième siècle. On les a présentées comme des branches de la zoo-

D'après ces réflexions, on peut assurer que M. Cabanis, en choisissant dans l'étude de l'homme le point de vue qu'il a développé dans l'ouvrage dont nous annonçons la seconde édition, a créé une science qu'il faudra placer dans le tableau des connaissances humaines, entre les sciences morales et les sciences physiologiques. Cette nouvelle science, la physiologie *philosophique*, offre trois aspects principaux de l'étude de l'organisation, savoir : 1° une vue générale et préliminaire des rapports de l'organisation avec les facultés intellectuelles et morales, et une histoire physiologique des sensations ; 2° la recherche de l'influence qu'exercent sur l'esprit et sur les affections, l'âge, le sexe, les tempéramens, les maladies, le régime et les climats ; 3° une dernière vue plus élevée, toute dirigée vers les sommités de la science, et comprenant des considérations sur la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, l'instinct, la sympathie, l'influence du moral sur le physique, les tempéramens acquis.

Toutes ces grandes questions sont traitées dans une suite de mémoires séparés qui se succèdent, suivant un ordre très-naturel, et que l'on ne pourrait changer sans nuire à l'enchaînement et à la clarté des idées. Les corrections que M. Cabanis a faites dans cette seconde édi-

---

logie. Il faut les regarder comme un tronc principal et même comme un arbre encyclopédique particulier. Ainsi que les mathématiques, elles offrent deux grandes classes de sciences. 1° Les sciences physiologiques pures ; 2° les sciences physiologiques mixtes et appliquées. — Quatre doctrines particulières sont comprises dans la première classe : 1° la physique végétale ; 2° l'anatomie et la physiologie comparées ; 3° la physiologie spéciale de l'homme ; 4° la doctrine générale de la vie, ou physiologie générale. — Les divisions des sciences physiologiques appliquées, sont : 1° l'agriculture, 2° la médecine vétérinaire ; 3° la médecine de l'homme ; 4° la médecine légale ; 5° l'anatomie et la physiologie appliquées aux art d'imitation ; 6° la physiologie philosophique, ou l'étude des rapports du physique et du moral de l'homme.

tion, portent en général plutôt sur la rédaction que sur le fond même de l'ouvrage. Il a ajouté à la fin du second volume deux tables ; l'une analytique, pár M. de Tracy ; et l'autre alphabétique, par M. Sue, professeur à l'Ecole de médecine de Paris.

Nous chercherons à offrir dans cette Notice, les traits principaux de la doctrine de l'auteur et de cette foule d'aperçus féconds et lumineux qu'il répand dans la carrière où il s'est engagé, ou même dans celles qu'il ne fait qu'entrevoir souvent sur sa route, et vers lesquelles il appelle, à la manière de Bacon, les efforts et les méditations de la postérité.

Toutes les parties des sciences sont unies sans doute par des lieus communs, et s'éclairent et se fortifient mutuellement; il en est cependant dont les rapports sont plus directs, qui se prêtent des secours plus nécessaires. Telles sont principalement les sciences morales et la connaissance physique de l'homme, d'où le philosophe doit partir s'il ne veut pas élever un échafaudage étranger aux lois éternelles de la nature. Cette liaison intime et réciproque n'a point échappé aux anciens sages, qui pour la plupart cultivèrent en même tems la médecine, la logique et la morale. Hippocrate sur-tout a reconnu et développé ces rapports. Avant Aristote, il avait vu la véritable source de nos idées ; il avait dit : avant que la pensée se produise, les sens ont éprouvé tout ce qui doit la former ; trait remarquable dans l'histoire de la philosophie, et que M. Cabanis avait déjà indiqué dans son excellent ouvrage sur le degré de certitude de la médecine.

Pythagore, qui doit être jugé par les succès glorieux de son Ecole, porta trop loin peut-être les applications du calcul aux phénomènes de la vie ; cependant cet ordre de considérations a fourni plusieurs vues importantes sur l'éducation physique et sur l'hygiène; M. Cabanis croit même que ces observations délicates, ces mesures difficiles pourraient s'appliquer à la direction des travaux de l'esprit, au

régime de la pensée ; et rappelle à cette occasion, avec la plus grande bienveillance, quelques réflexions que j'ai exposées sur le même sujet dans *l'esquisse* de mon cours d'hygiène (2). La plupart des philosophes modernes voulurent également considérer l'homme physique et l'homme moral, dans le même point de vue, pour le mieux connaître ; et si Helvétius et Condillac avaient suivi cette marche, le premier n'aurait pu soutenir le système de l'égalité des esprits, et le second aurait senti que l'ame, telle qu'il l'envisage, est une faculté et non pas un être.

Ne craignons donc pas d'assurer que plus on pénètre dans l'étude de l'homme et mieux on reconnaît, même sans le secours des autorités imposantes que nous venons de citer, la connexion de la philosophie et de la médecine, et la preuve que le *moral* n'est rien autre chose que l'organisation considérée sous un point de vue particulier, et dans le développement d'un certain ordre de fonctions. La *sensibilité*, qui est le principe des facultés intellectuelles et des fonctions purement physiques qui se confondent à leur source, doit donc occuper également le physiologiste et le philosophe. Cette sensibilité s'exerçant dans certains organes, est notre seul moyen de *connaître*, et lorsque nous avons pu nous assurer que la cause de cet exercice est hors de nous, nous avons fait le premier pas dans la nature. Mais la manière de sentir n'est pas toujours exactement la même, et varie comme les états de l'organisation. Les anciens ont bien remarqué cette différence et n'ont pas méconnu la liaison,

(2) Esquisse d'un cours d'hygiène ou de médecine et de physiologie appliquées à l'art d'user de la vie et de conserver la santé. Paris. An VIII. — Je cherchai principalement à exposer dans cette esquisse le plan de mes leçons au Lycée républicain ( Athénée de Paris ) ; plan que je crois neuf, et suivant lequel, tirant les divisions de l'hygiène de l'analyse de l'organisation, je faisais entrer constamment dans une même considération, l'éducation, le perfectionnement de chaque organe, l'emploi, la disposition régulière de toutes les circonstances extérieures qui contribuent à l'entretien de la vie.

la correspondance de certaines apparences extérieures et physiques avec les dispositions de l'esprit et le caractère des passions : *ils appelèrent tempérament* cet état de l'organisation, et crurent *pouvoir rapporter à IV tempéramens principaux* toutes les variétés dont l'organisation de l'homme est susceptible ; doctrine à laquelle les modernes ont beaucoup ajouté, et qu'ils ont même établie sur des bases plus solides, et tirées de l'analyse de l'organisation. On a fait sur-tout plus d'attention à la faiblesse et à la force relative des différens organes et à l'influence de cette diversité sur le développement des maladies, de la pensée et des passions. Rien ne peint mieux l'importance de ces variétés dans l'homme que ce fragment tiré d'un passage que M. Cabanis attribue à *Dubreuil*, qui réunissait la plus haute philosophie à l'esprit d'observation.

« Sur trois personnes qui se présentent à moi, ayant des nerfs délicats, des connaissances et une existence morale bien développé, l'une a une sensibilité profonde, un caractère sérieux, un esprit sage, une conduite régulière, et elle rapporte toutes ses idées habituelles au diaphragme et à la région précordiale. Le second malade, plein de vivacité et d'idées qui se succèdent rapidement les unes aux autres, violent dans ses desirs, inconstant dans sa conduite, formant tous les jours de nouveaux projets, sent que dans tous ses maux la tête est la première affectée, que le sang s'y porte avec violence. Le troisième, triste, opiniâtre et mélancolique dans ses sentimens, bizarre dans ses goûts, ami de la solitude, a des hypochondres engorgés, quelquefois gonflés, tendus, un peu douloureux. Ses digestions sont imparfaites, il est tourmenté de vents, et ne s'occupe que de ses maux, etc. »

Telles sont quelques-unes des grandes vérités que M. Cabanis développe dans un premier mémoire, qui sert d'introduction, et qu'il termine par une première vue, par un aperçu des objets qu'il traite ensuite, tour à tour, avec un grand développement. Celui de tous ces objets qui tient davantage au sujet du premier mémoire, et qui appar-

tient encore à l'introduction, renferme l'histoire des sensations, considérées dans leurs premiers phénomènes. M. Cabanis réunit sur cette importante question les données, les renseignemens que la physiologie, dans son état actuel, peut offrir à la philosophie ; il expose les idées de Haller et de Stahl sur la sensibilité et le mouvement ; les rapports de ces deux effets organiques; ceux des besoins et des facultés ; l'ensemble des preuves qui forcent à rapporter la sensibilité au systême nerveux, et les mouvemens aux impressions, etc., etc. Mais il ne se borne pas à ce choix, à ce dégagement des résultats les plus féconds des connaissances acquises sur l'organisation. Pour donner un plus grand degré d'utilité aux applications physiologiques qu'il essaie avec tant de succès, il *s'élève* à plusieurs vues entièrement *neuves*, et expose une doctrine qui lui est propre, sur les sensations *intérieures*, que Locke ainsi que Condillac ont négligées, et de l'observation desquelles les médecins n'avaient pas tiré de corollaires assez utiles aux progrès de la physiologie et de la philosophie.

Voici quelques-uns des points de cette doctrine médico-philosophique de M. Cabanis, sur les sensations.

Locke et Condillac ont trop resserré l'acception des mots sens et sensations. Tous les organes qui sont liés entr'eux et avec les foyers de sensibilité, par le systême nerveux, sont des organes des sens, et l'expérience, l'observation ne sont pas les seules causes de nos déterminations. Le jeu, l'action, les fonctions et les maladies des différens organes donnent lieu à une foule d'impressions, et Montaigne a dit avec raison que toutes les parties ont leurs passions qui les éveillent et les endorment : pensée qui répond à celle de Lucrèce :

*Sensus jungitur omnis*
*Visceribus, nervis venis quæ cumque videmus*
*Mollia mortali consistere corpore creta !*

Les faits, les preuves de tout genre, dont M. Cabanis appuie cette doctrine, ne laissent aucun doute.

Ainsi à l'époque de la puberté, lorsqu'un appareil d'organes qui s'est fait remarquer à peine depuis la naissance, sort tout à coup de son engourdissement, et que les opérations cachées dans sa structure délicate ont retenti de toutes parts, des idées nouvelles, d'autres déterminations naissent en foule ; et si la nature n'a point été précipitée, on voit se former indépendamment de toute expérience, un nouveau moral et un nouvel ordre de pensées.

« L'adolescent, dit M. Cabanis, cherche ce qu'il ne connaît pas; mais il le cherche avec l'inquiétude du besoin; il est plongé dans de profondes rêveries. Son imagination se nourrit de peintures indécises, source inépuisable de ses contemplations.

» Son cœur se perd dans les contemplations les plus douces dont il ignore encore le but; il les porte en attendant sur tous les objets qui l'environnent. Chez les jeunes filles, le passage est encore plus brusque et le changement plus général, quoique marqué par des traits plus délicats. C'est alors que l'Univers commence véritablement à exister ; que tout prend une ame et une signification pour elles ; c'est alors que le rideau semble se lever tout à coup aux yeux de ces êtres incertains et étonnés ; que leur ame reçoit en foule tous les sentimens, toutes les pensées relatives à une passion, l'affaire principale de leur vie, l'arbitre de leur destinée, et dont elles répandent quelquefois sur la nôtre le charme ou les douleurs. »

Des changemens moins remarquables produisent souvent une foule de différences dans les idées. L'état des entrailles, les maladies des organes abdominaux toublent quelquefois les sentimens et les pensées, donnent d'autres penchans, font naître dans l'esprit des images inconnues. De tous ces faits et d'un grand nombre d'observations analogues, il faut donc conclure avec M. Cabanis, que les idées et les déterminations morales ne dépendent pas uniquement de ce que l'on nomme sensations; mais que les impressions résultantes des fonctions de plusieurs organes

internes, y contribuent plus ou moins, et dans certains cas, paraissent les produire uniquement.

Quelles sont ensuite les idées et les affections qui tiennent à chacun des deux genres d'impressions qu'il faut distinguer dans les sensations ?

M. Cabanis répond à cette question qu'il se fait, avec beaucoup de détail, et, par un enchaînement de faits et d'observations du plus grand intérêt ; il arrive à conclure : 1° que les idées dépendent plus particulièrement des sensations proprement dites ou externes ; 2° que les déterminations confuses, impérieuses qui portent le nom d'instinct, dépendent des impressions internes ; 3° que le sentiment et le mouvement sont liés l'un à l'autre ; 4° que pour sentir, l'organe nerveux paraît réagir sur lui-même, tandis que pour mouvoir, il réagit sur d'autres parties ; 5° que les facultés instinctives peuvent se développer presque sans le concours du cerveau ; 6° que la formation de la pensée est dépendante de cet organe, qu'elle s'y rapporte, que ce viscère en est le théâtre et l'instrument.

Le système nerveux, *l'organe* cérébral, sollicité, mis en action par les impressions internes et externes, peuvent-ils éprouver des impressions directes par l'effet des changemens qui s'opèrent dans leur intérieur ? M. Cabanis croit pouvoir répondre affirmativement à cette question, et admettre des sensations qui se développent uniquement dans le sein du système cérébral, et qui ont souvent une grande énergie. Les faits les plus curieux, l'histoire des effets de la méditation et de la contemplation, plusieurs folies produites par des maladies du cerveau, les symptômes si extraordinaires de l'hypochondrie et de la mélancholie, sont les preuves de cette seconde partie de la doctrine de M. Cabanis sur la physiologie des sensations : détails dont la simple indication suffirait pour mettre hors de doute que l'étude des rapports du physique et du moral de l'homme est véritablement une physiologie transcendante, et appliquée à des objets que le double flambeau de la médecine et de la philosophie peut seul

éclairer d'une manière convenable. On fera les mêmes remarques dans le passage très-étendu que M. Cabanis consacre à l'examen des sens, et dans lequel, appliquant le charme du style à des détails d'anatomie et de physiologie, il prouve évidemment à ses lecteurs que la science la plus utile et la plus importante peut être aussi la plus intéressante et la plus aimable. On pourra mieux en juger par ce fragment sur l'organe de l'odorat :

« Des rapports intimes et multipliés unissent le goût et l'odorat. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Mais il est un autre systême d'organes avec lequel l'odorat paraît avoir des rapports encore plus étendus ; je veux parler des organes de la génération. Les médecins avaient remarqué, dès l'origine même de l'art, que les affections qui leur sont propres peuvent être facilement excitées, ou calmées par différentes odeurs. La saison des fleurs est en même tems celle des plaisirs de l'amour : les idées voluptueuses se lient à celles des jardins, ou des ombrages odorans ; et les poëtes attribuent avec raison aux parfums, la propriété de porter dans l'ame une douce ivresse. Quel est l'homme, même le plus sage, à moins qu'il ne soit mal organisé, dont les émanations d'un bosquet fleuri n'émeuvent pas l'imagination, à qui elles ne rappellent pas quelques souvenirs ? Mais je ne veux point considérer les odeurs dans leurs effets éloignés et moraux ; c'est-à-dire, comme réveillant, par le seul effet de la liaison des idées, une foule d'impressions qui ne dépendent pas directement de leur propre influence. Les odeurs agissent fortement, par elles-mêmes, sur tout le systême nerveux : elles le disposent à toutes les sensations de plaisir : elles lui communiquent ce léger degré de trouble qui semble en être inséparable ; et tout cela, parce qu'elles exercent une action spéciale sur les organes où prennent leur source les plaisirs les plus vifs accordés à la nature sensible. Dans l'enfance, l'influence de l'odorat est presque nulle ; dans la vieillesse, elle est faible : son époque véritable est celle de la jeunesse, celle de l'amour.

» On a remarqué que l'odorat avait peu de mémoire : la raison en est simple. En général, ses impressions ne sont pas fortes ; et elles ont peu de constance. Lorsqu'elles sont fortes, elles émoussent promptement la sensibilité de l'organe ; lorsqu'elles ont quelque constance, elles cessent bientôt d'être aperçues. Leur cause, qui nage dans l'air, s'applique aux extrémités nerveuses d'une manière fugitive et diffuse.»

## SECONDE PARTIE.

Dans la première Partie, j'ai cherché à rassembler quelques-uns des principaux traits du tableau dans lequel M. Cabanis a réuni les données physiologiques et médicales destinées à servir d'introduction à l'étude détaillée des divers états de l'organisation qui ont le plus d'influence sur la pensée et les déterminations morales. Ces états sont, 1° les différens âges ; 2° la nature du sexe ; 3° les tempéramens ; 4° les maladies ; 5° le régime ; 6° les climats.

Il me serait difficile d'exprimer le plaisir et l'intérêt avec lequel j'ai suivi M. Cabanis dans l'exposition instructive et animée des grands effets de ces différentes circonstances de l'organisation, sur toutes les modifications du cœur et de l'esprit.

Chaque saison de la vie est caractérisée par des changemens et des révolutions dans l'organisation ; trop remarquables pour ne pas modifier le système des facultés intellectuelles et des affections. Ainsi dans l'enfance, une grande mobilité, des opérations tumultueuses, des déterminations rapides, une activité de sensation infatigable, sont naturellement une suite de l'action vive et prompte du système nerveux sur les autres organes ; de la prédominence de l'irritabilité, de la flexibilité et de la souplesse qui résultent du développement des vaisseaux lymphatiques, du tissu cellulaire et des glandes.

La même liaison entre le physique et le moral s'observe de 7 à 14 ans, et son exposition conduit M. Cabanis à parler ainsi de J. J. Rousseau, qui a si bien observé et décrit cet âge.

« J. J. Rousseau s'est attaché particulièrement, dans son plan d'éducation, à tracer l'histoire et à montrer la véritable direction de cette époque importante de la vie. Il en a suivi le développement avec une attention scrupuleuse; il l'a peinte avec la plus grande vérité, et les leçons pratiques dont il y donne des exemples, sont des modèles d'analyse : on ne retrouve cette méthode, portée au même point de perfection, dans aucun autre de ses écrits; à peine pourrait-elle même avoir quelque degré de précision de plus entre les mains des philosophes les plus exacts, et l'admirable talent de l'auteur prête aux vérités qu'elle lui dévoile une vie, un charme et même une lumière qui les font passer tous ensemble dans l'esprit et dans les cœurs. »

Arrivé à l'époque de la jeunesse, M. Cabanis s'attache plus particulièrement au nouveau foyer de chaleur et d'énergie qui répand alors ses irradiations; en montre les premières étincelles, l'éclat, la plénitude; et remarquant l'énergie et l'abondance des sentimens qui remplissent cette période de la vie, il laisse entrevoir toute l'influence de cet âge sur les âges suivans.

« Cette adolescence, cet âge où on sent le plus, où l'imagination jouit de la plus grande activité, est sans contredit aussi celui où se recueillent le plus de ces idées et de ces sentimens qui ne sont encore, pour ainsi dire, que de vagues impressions, mais qui forment la collection la plus précieuse pour l'avenir; et quand la réflexion vient enfin prédominer sur toutes les opérations de l'organe cérébral, elle s'exerce principalement sur les matériaux qui lui ont été fournis par cette époque intéressante. »

Des sensations moins actives, des passions moins naturelles, l'ambition et l'avarice; d'autres habitudes intel-

lectuelles, la sagesse et la circonspection, la tristesse et l'inquiétude, etc., etc., se succèdent dans les autres âges, et par une suite de différentes révolutions dans les organes, mais principalement dans les organes de l'abdomen et dans les vaisseaux à sang noir ou *veineux*.

La mort qu'amènent nécessairement toutes ces révolutions et qui les précède souvent, est ordinairement accompagnée de divers genres de sensations, suivant l'âge auquel elle arrive et le caractère des maladies.

» Dans *la mort senile*, dont la description doit former le dernier trait de l'esquisse que nous venons d'offrir, le malade n'éprouve que cette difficulté d'être, dont le sentiment fut en quelque sorte la seule agonie de Fontenelle. On a besoin de se reposer de la vie, comme d'un travail que les forces ne sont plus en état de prolonger. Les erreurs d'une raison défaillante ou d'une sensibilité qu'on égare en la dirigeant vers des objets imaginaires, peuvent seules en ce moment empêcher de goûter la mort comme un doux sommeil. »

Dans l'enfance, on dirait que les deux sexes ne sont que deux exemplaires d'un même modèle. C'est en avançant en âge que l'homme et la femme acquièrent de la physionomie, et qu'ils présentent cette série d'oppositions et de contrastes que la civilisation augmente, et qui donnent tant de puissance à l'amour. Cette marche de la nature, dans la femme, a été exposée avec autant de charme que d'exactitude par Jean-Jacques et par Roussel; et M. Cabanis avoue que l'on ne peut plus rien ajouter de bien important à leurs observations sur la véritable place que la femme doit occuper dans le monde, et l'emploi de ses facultés les plus propres à faire son bonheur et celui de l'homme. L'ascendant, l'empire des organes de la reproduction dans l'autre sexe, fixent également ses destinées et ses caractères physiques et moraux de tout genre. La mutilation, cette circonstance dans laquelle on supprime cette grande influence, laisse assez voir combien elle est puissante.

« Narcisse, dit M. Cabanis, est peut-être la seule exception très-imposante que l'on puisse opposer à cette règle, d'ailleurs véritablement générale. C'est du moins le seul grand homme parmi les eunuques dont le nom vive encore dans l'histoire. » . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand la destruction des facultés génératrices est le produit tardif des maladies ou de l'âge, elle n'a pas à beaucoup près la même influence. La disposition des fibres et la sensibilité de l'individu sont déjà modifiées profondément par les habitudes de son sexe particulier, etc. »

Ces réflexions et plusieurs autres considérations générales sont terminées par une conclusion dans laquelle on cherche à diriger sur l'art usuel de la vie quelques traits de la lumière qui a été répandue sur les objets précédemment exposés. On distinguera sans doute dans cette conclusion un passage sur l'amour qui nous a vivement frappé, et qui respire partout la sagesse et le sentiment. En voici quelques fragmens que nous citons de mémoire :

« L'amour, tel que le développe la nature, n'est pas ce torrent effréné qui renverse tout ; ce n'est pas ce fantôme théâtral qui se nourrit de ses propres éclats, se complaît dans une vaine représentation et s'enivre lui-même des effets qu'il produit sur les spectateurs ; c'est encore moins cette froide galanterie qui se joue d'elle-même et de son objet, dénature par une expression recherchée les sentimens tendres et délicats, et n'a pas même la prétention de tromper la personne à laquelle ils s'adressent. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Non, ce n'est rien de tout cela. . . . . L'amour sera le consolateur et non l'arbitre de la vie. Il l'embellira, mais il ne la remplira pas...... Bacon disait de son tems que cette passion est plus dramatique qu'usuelle, plus *scenæ quàm vitæ prodest.* Il faut espérer que dans la suite on dira le contraire, etc.

Le mémoire sur la liaison des tempéramens et de la formation des idées et des affections morales, offre un

aussi bel accord de la philosophie et de l'éloquence, et une application peut-être encore plus savante et plus approfondie des vérités physiologiques à la métaphysique.

M. Cabanis admet six tempéramens, les quatre tempéramens des anciens et deux autres tempérament qu'il rapporte à la force sensitive du systême nerveux et à sa réaction sur les muscles : addition que nous devons faire ressortir et qui est un des points remarquables de la doctrine de l'auteur. On doit porter le même jugement sur l'*extension* des rapports qu'il attribue au tempérament mélancholique et qu'il peint avec autant de vérité que d'éloquence.

« Les appétits, ou les desirs du mélancholique prennent plutôt le caractère de la passion que celui du besoin. Souvent même le but véritable semblera totalement perdu de vue. L'impulsion sera donnée avec force pour un objet, elle se dirigera vers un objet tout différent. C'est ainsi par exemple que l'amour, qui est toujours une affaire sérieuse pour le mélancholique, peut prendre chez lui mille formes diverses qui le dénaturent, et devenir entièrement méconnaissable pour des yeux qui ne sont pas familiarisés à le suivre dans ses métamorphoses. Cependant le regard observateur sait le reconnaître partout : il le reconnaît dans l'austérité d'une morale excessive, dans les extases de la superstition, dans ces maladies extraordinaires qui jadis constituaient certains individus de l'un et l'autre sexe, prophètes, augures ou pythonisses, et qui n'ont pas encore cessé d'attirer autour de leurs trétaux le peuple ignorant de toutes les classes ; il le retrouve dans les idées et les penchans qui paraissent les plus étrangers à ses impulsions primitives ; il le signale jusque dans les privations superstitieuses ou sentimentales qu'il s'impose lui-même, etc., etc. »

Les maladies qui exagèrent souvent les traits du tempérament et le font dégénérer en constitution morbifique, influent sensiblement sur l'état de la pensée et des affections morales. M. Cabanis suit d'abord et analyse les

effets de cette liaison dans les maladies qui affectent l'estomac, dans celles dont l'action se porte plus particulièrement sur les organes du bas-ventre, et principalement sur l'appareil de la génération. Toutes ces influences du physique sur le moral sont bien prononcées. Celles des maladies nerveuses, dont les organes de la génération sont le foyer, ont un caractère bien remarquable, et que l'on reconnaît dans ces phénomènes dont la bizarrerie a paru, dans les tems d'ignorance, supposer l'opération de quelque être surnaturel : dans ces catalepsies, dans ces extases qui, marquées par des idées et par une éloquence au-dessus de l'éducation et des habitudes de l'individu, tiennent le plus souvent au spasme des organes de la génération. L'influence de l'état fébrile est aussi souvent très-marquée ; elle développe même quelquefois des affections morales et des idées nouvelles ; et les maladies aiguës, en général, produisent souvent dans le moral des changemens que l'on pourra aisément rapporter à leur véritable cause, si l'on possède bien la doctrine que M. Cabanis a exposée dans ses mémoires sur les âges et les tempéramens. Une application de cette même doctrine rendra également raison de l'influence du régime, dont toutes les parties et les différences agissent sur le moral, selon les organes vers lesquels on les dirige. L'influence du climat, qui s'explique de la même manière, appelle en outre d'autres considérations, dans le développement desquelles il est facile de voir que M. Cabanis connaît aussi bien les sciences morales, qu'il sait s'élever aux sommités des sciences physiologiques. Rien dans l'histoire de la nature n'offre un caractère plus frappant que cette influence du climat ; elle se marque sur les plantes, mais plus particulièrement sur les animaux, qui sont en quelque sorte l'image vivante du local auquel ils sont attachés, de ses productions végétales, des aspects qu'il présente, du ciel sous lequel il se trouve placé. On sait avec quel profondeur de vue Hippocrate a présenté les effets de ces causes de modification sur l'homme. M. Cabanis rap-

pelle quelque traits du tableau de ce grand peintre de la nature, emploie presque toutes ses remarques générales; et pour les rapporter à son sujet, tire des voyages et de l'histoire politique des nations un grand nombre de faits et de résultats dont le rapprochement n'avait jamais été offert avec autant d'intérêt.

Une troisième Partie sera consacrée à l'indication rapide des principaux objets traités dans les Xe, XIe et XIIe Mémoires qui terminent le bel ouvrage de M. Cabanis, et qui se composent en grande partie des conclusions les plus étendues et des applications les plus heureuses, des vérités qui ont été exposées dans les IIe, IIIe et VIe Mémoires.

## TROISIÈME PARTIE.

On sait que Bâcon comparait les sciences à une pyramide dont la pointe très-élevée se perd dans les nues, et représente les questions métaphysiques, tandis que les faits et les observations positives servent de base.

Cet ingénieux emblême convient évidemment aux recherches de M. Cabanis. La somme des faits, des observations, des résultats de tout genre qu'il a rapprochés, et dans l'exposition desquels nous avons cherché à le suivre de loin, forme la base et le corps de la pyramide, et c'est sur ce solide appui qu'il ose établir la troisième partie de son ouvrage, dans laquelle, sans abandonner l'observation, il donne davantage aux élans de la pensée et aux prévisions des conjectures. La vie animale est le premier sujet qui soit traité dans cette troisième partie. Sans vouloir remonter aux forces actives et premières de la nature, M. Cabanis pense que la distinction de Buffon entre la matière morte et la matière animée n'est pas fondée, et que les conditions nécessaires pour que la vie se manifeste, dans les animaux, ne sont peut-être pas plus impossibles à découvrir que celles d'où résulte la composition de l'eau et la production de tant de com-

positions chimiques qui ont des propriétés si différentes de leurs parties constituantes. Quelques faits semblent mettre sur la voie de semblables recherches. Les végétaux peuvent vivre et croître par le seul secours de l'air et de l'eau : l'humidité développe dans le carton des vieilles reliûres de livres, et dans le vinaigre, des animaux dont l'existence semble attachée à ces circonstances : dans les végétaux et les animaux malades, naissent d'autres animalcules que l'on observe souvent à moitié formés.

Si l'on veut, avec la plupart des naturalistes, nier les générations spontanées et expliquer les productions que nous venons de citer par des germes, il faudra supposer aussi que les germes de toutes les espèces possibles sont répandus partout, ce qui fera dire en d'autres termes que les parties de la matière sont susceptibles de tous les modes d'organisation. M. Cabanis cite à cette occasion des expériences curieuses de M. Fray, d'où il résulterait, si ces expériences sont exactes et si les illusions du microscope n'en ont pas imposé à l'observateur : 1° que les matières végétales et animales, les plus anciennes, se résolvent dans l'eau distillée en globules continuellement agités, et qui se groupent pour former des animaux plus distincts ; 2° que les matières animales et végétales plongées dans l'eau distillée et soustraites à l'influence de l'air atmosphérique, produisent constamment des animalcules que l'on a supposés produits jusqu'à ce jour par voie de génération.

L'homme et les grandes organisations ne se produisent pas maintenant sous nos yeux par des moyens de ce genre ; mais pourrait-on conclure de leur état présent à leur origine ? les espèces comme les individus n'ont-elles pas suivi des progressions ascendantes ? ne sait-on pas en outre que plusieurs espèces ont péri, soit par des révolutions géologiques, soit par les usurpations lentes et successives de l'homme ? Cette remarque sur la mort des espèces pourrait aussi faire soupçonner que plusieurs races existantes ont pu, lors de leur première apparition, être

fort différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui; que l'homme lui-même a beaucoup changé; que peut-être même il a subi des transformations importantes, au milieu des révolutions qui sont marquées sur la terre par d'irrécusables monumens. L'homme d'ailleurs, il faut l'avouer, ne peut rien savoir de son origine, et la difficulté de concevoir sa première formation est d'autant plus grande, qu'on en place l'époque dans des tems plus voisins du nôtre, et que l'on suppose l'état de la terre plus semblable à celui qu'elle présente de nos jours.

Ces hautes méditations conduisent M. Cabanis à l'examen des premières déterminations de la sensibilité. En reconnaissant les lois particulières et les phénomènes caractéristiques des corps vivans, il est loin de penser que ces lois, ces phénomènes ne dérivent pas des lois générales qui gouvernent la matière. On connaît les effets de l'attraction élective. Les affinités végétales présentent cette faculté d'élection à un degré beaucoup plus étendu; c'est une sagacité d'instinct bien plus éclairé, et dont la sphère de puissance s'agrandit dans les affinités animales. Cette première vue devient sous la plume de M. Cabanis un principe fécond qu'il étend, qu'il applique, et dont le développement le conduit aux différentes formations et reproductions végétales et animales, au jeu de la vie, dans toutes les matières organisées, à ses différences, suivant celle des structures, et à l'indication de l'analogie qui existe entre la sensibilité animale et l'instinct des plantes, et les affinités et la simple attraction. Du reste sentir et par suite être déterminé à tel ou tel genre de mouvement, est donc un état essentiel à toute partie vivante. Dans les animaux vertébrés, cette faculté de sentir paraît dépendre d'un système *nerveux* qui a plusieurs centres ou foyers d'irradiation. Les besoins et les instincts se développent avec le système nerveux et dans l'ordre suivant : 1.° instinct de la conservation ; 2° instinct de la nutrition ; 3° instinct du mouvement qui se joint aux deux autres et qui en dépend souvent. Au moment de

la naissance, le cerveau déjà sollicité et mis en exercice par les sensations intérieures, n'est *pas table rase* comme on l'a supposé ; ce qu'il importe de remarquer dans les analyses idéologiques, et ce qui force en même tems à voir que rien ne ressemble moins à la nature que ces statues dont on anime successivement les sens et les facultés.

Ces vues sont suivies d'un examen de l'instinct, de la sympathie, du sommeil et du délire. L'instinct n'est autre chose que l'ensemble de certaines habitudes, de certains appétits qui se manifestent et se développent dans les animaux, indépendamment de toute expérience. Ces penchans originels et les déterminations qui en dépendent se manifestent à deux époques ; 1° au moment de la naissance, d'où l'instinct primitif ; 2° par la suite et par un effet des changemens organiques, réguliers ou accidentels, d'où l'instinct consécutif ou secondaire. Les déterminations du cailleteau ou du perdreau, qui, traînant encore les débris de l'œuf dont ils viennent de sortir, courent après les grains et les insectes, appartiennent à l'instinct primitif; les nouveaux penchans que développe la puberté, ou les appétits accidentels quelquefois si bizarres des femmes enceintes, se rapportent à l'instinct secondaire. Comme tendance d'un être vivant vers d'autres êtres, la sympathie rentre dans le domaine de l'instinct et tient aux besoins de l'animal, à son organisation. Elle dérive d'ailleurs en général du sentiment du moi, de la conscience au moins vague de la volonté; elle est même inséparable de cette conscience et de ce sentiment. Et pour nous associer à un être quelconque, il faut supposer qu'il sent et lui prêter un moi.

« Quand les poëtes veulent nous intéresser plus vivement aux fleurs, aux plantes, aux forêts, ils les douent d'instinct et de vie ; quand ils veulent peupler une solitude d'objets qui parlent de plus près à nos cœurs, ils animent les fleurs, les montagnes et les grottes de leurs rochers. »

Quoiqu'indépendantes, dans leur origine, de toute expérience, les sympathies s'exercent par le moyen des or-

ganes des sens auxquels elles sont liées d'avance par les lois primordiales de l'organisstion ; elles s'associent à leurs impressions et s'éclairent et se dirigent par eux. Ainsi dans l'oiseau, dont la vue est le sens qui prédomine, les déterminations de l'instinct se rapportent plus particulièrement à l'œil; chez la plupart des autres animaux, les déterminations paraissent beaucoup plus liées avec l'odorat, et il n'est pas douteux qu'il ne se forme autour de chaque être animé une atmosphère particuliere qui attire ou repousse les autres d'une manière sympathique.

A l'ouïe se rapportent également plusieurs impressions purement instinctives. Le toucher est moins lié aux sympathies, et n'y contribue que par l'impression de la chaleur animale qui ne doit pas être confondue avec une autre chaleur quelconque.

Les sympathies et toutes les habitudes instinctives s'associent donc aux opérations des sens, et par suite avec celles de l'entendement, qu'elles modifient, et par lesquelles elles sont modifiées à leur tour; et bientôt on ne peut plus séparer ce qui n'est que simplement organique dans la sympathie de ce que viennent y mêler sans cesse les relations de l'individu avec ses semblables et avec tous les êtres de l'univers.

La grande difficulté de rapporter, à cette époque de développement, les sympathies à leur cause première et organique, a pu en faire attribuer les effets à des causes inconnues. Ces tendances sympathiques ou antipathiques ont fourni alors ce que l'on a appelé la sympathie morale, principe célèbre dans la philosophie écossaise, dont Smith a fait une analyse pleine de sagacité, mais cependant incomplète, et que M[me] Condorcet, par de simples considérations rationnelles, a su tirer en grande partie du vague où le laissait encore la théorie des sentimens moraux.

Du reste cette sympathie morale consiste dans la faculté de partager les idées et les affections des autres, ainsi que dans le desir de les intéresser à sa propre situation,

et dans le besoin d'agir sur leur volonté ; tendance qui suit à peu près les mêmes lois que la sympathie originelle et purement instinctive. Il y a cependant quelque chose de plus dans la sympathie morale et qui dépend de la faculté d'imitation qui caractérise toute nature sensible, et plus particulièrement la nature humaine. Par un effet de cette faculté, on ne se borne pas à une simple association, on répète toutes les opérations intellectuelles qui s'y rapportent et que l'on suppose, à peu près comme on répète certains gestes, certains mouvemens à la vue des personnes qui exécutent ces mouvemens et ces gestes, imitation qui est d'autant plus impérieuse, que l'on est doué d'une constitution très-mobile et très-nerveuse.

La sympathie morale exerce son action par les regards. La physionomie, les mouvemens extérieurs, le langage articulé, etc., produisant son effet par tous les signes, elle agit sur tous les sens, et il reste toujours dans les impressions qui la font naître, sur-tout dans les regards, un mêlange d'influence organique qui semble indépendant de la réflexion. Il sera d'ailleurs facile de reconnaître l'analogie qui existe entre ces considérations et les principes que M. Cabanis a exposés dans l'histoire physiologique des sensations, dont il fait des applications non moins heureuses à l'occasion des phénomènes du délire, des rêves et du sommeil. La même doctrine répand également beaucoup de lumière dans la considération de l'influence du moral sur le physique.

Des exemples sans nombre confirment chaque jour cette influence. Une tristesse soudaine et vive, trouble, suspend la digestion ; en amour, le degré d'affection peut accroître de beaucoup l'aptitude physique au plaisir ; la crainte semble dépouiller les muscles de leur irritabilité, et agit comme les sédatifs ; le courage augmente, décuple les forces ; et plus on étudie l'homme, plus on reconnaît l'empire très-étendu qu'exerce l'état moral sur tous les organes et sur toutes leurs fonctions. Pour bien faire saisir le mode de cette influence, M. Cabanis rap-

pelle d'une manière rapide l'idée que l'on doit se faire de la sphère d'activité des différens organes, et réduit l'explication des rapports du moral avec le physique à l'exposition des faits qui prouvent que l'empire de l'organe intellectuel sur les autres organes est le plus vaste, le plus puissant, et qu'en conséquence tous ses changemens, son travail, ses ébranlemens doivent retentir au loin dans les parties de l'organisation, et les modifier d'une manière remarquable.

M. Cabanis termine son ouvrage par un mémoire sur les tempéramens acquis, dont les principales causes sont les maladies, le climat, le régime, les professions, etc.

Les effets de ces tempéramens sur le moral sont aussi étendus et aussi variés que ceux des tempéramens naturels, et se rapportent aux mêmes principes.

Nous finirons ici cet extrait, dans lequel nous avons cherché à faire ressortir les points principaux de la doctrine de M. Cabanis, et à présenter son beau travail sur les rapports du physique et du moral de l'homme comme l'exposition d'une science aussi nouvelle qu'importante, et dont les vastes conséquences, négligées peut-être, ou méconnues par les contemporains, ne peuvent manquer d'exciter l'admiration et la reconnaissance de la postérité.

Cette nouvelle édition est enrichie, ainsi que nous l'avons annoncé, de deux tables, l'une par M. de Tracy et l'autre par M. Sue.

La table de M. de Tracy est un ouvrage placé à côté de celui de M. Cabanis; une exposition différente du même sujet et dans laquelle l'auteur a voulu s'approprier la doctrine de son illustre ami, ordonner, consigner et arrêter ses souvenirs. Ces sommaires détaillés offrent une suite ou enchaînement de propositions qu'il faut lire peut-être avant l'ouvrage, et regarder ce dernier comme un tableau dont la table analytique présente le simple trait et tout ce qui tient à l'ordonnance et à l'invention.

La table alphabétique et raisonnée du professeur Sue

offre aussi de grands avantages. Elle a exigé de la part de l'auteur une grande attention, un genre de travail en général dont on ne sent pas assez le prix. Cette table rendra l'étude de l'ouvrage de M. Cabanis beaucoup plus facile, et sera sur-tout très-utile lorsque l'on voudra consulter l'ouvrage et recourir promptement aux importantes vérités de tout genre et aux principes féconds qu'il renferme.